

Dépôt légal en Suisse.
Numéro ISBN: 978-2-9700557-4-7

Illustration de la couverture: Olivier Blandenier

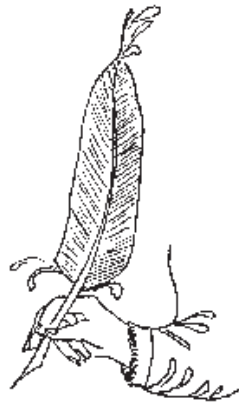
Toute reproduction totale ou partielle d'un extrait quelconque de cet ouvrage par quelque procédé que ce soit, et notamment à des fins autres que l'usage personnel est totalement illicite.

LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE
Case postale 894
1400 YVERDON-LES-BAINS — SUISSE — www.escarboucle.ch

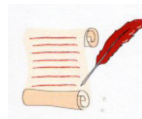
Le temps Vivaldi

Bocampe

Le temps Vivaldi



LES EDITIONS DE L'ESCARBOUCLE



Paletot hivernal

D'aussi haut que je tire mon origine, me voici au matin fraîchissant d'une nouvelle existence que je salue au passage, en cette période froide des quatre saisons. Glague ! Glaguou ! Voilà l'hiver naissant qui augmente dans son imagination, il est à un demi-ton d'un mystère qui animera mon premier souffle en fleur. Le soleil en défluence s'enfuit sur sa gamme pour illuminer d'autres moeurs. Ici en Occident, les étoiles sont devenues de petits soleils dans un ciel qui se rétrécit. La froideur de l'air s'est installée aux rondeurs

d'un calendrier que les hommes cherchent à aplanir à son corps défendant.

Une humanité en débandade, tracassière et tressillante, penserait-elle une fois encore que l'hiver est un état d'engourdissement du vivant ? Que l'hiver est le sommeil d'une nature morte ?

Lorsqu'il s'agit de passer seul l'hiver avec lui, personne ne peut se dérober à sa propre et périlleuse évidence. Gardiens des nuages et des cimes, ouvrez-moi vos portes !

Tel est mon mot de passe : « Le bois se grave debout. »

Oh ! transparence ! Tu as toute l'authenticité de l'impossible. J'entre spontanément girant de l'âme et me retrouve au pied de mes propres racines.

Ce jour, la nature est austèrement défleurie par l'hivernage. La vie s'est retirée au sein de la terre pour mettre à souhait des projets de vie que l'automne a confirmés. Et à ce sujet, il est une noble coutume chez nous au pays des graines : s'entretenir avec « poussière qui pense ».

Poussière ici, poussière là, poussière en vie, « être de vie et de délivrance ». La communauté existentielle n'est rien d'autre qu'une poussière qui pense, un flambeau qui passe de relais de conscience en relais de forme et qui donne le témoin à la vie.

Flambeau soit donc loué ! Actuellement, avec les forces qui plissent l'écorce terrestre et telle une baladine, me voici graine sous trois nobles pieds de paysan. Sous terre, je vis, je respire et je mets

ma vie en balance. Je suis graine, je suis éternité, tenue en pensée par un solfège d'intentions. Tout comme le reste, je passe dans la suite du temps, évolue et me débourbe dans son élan. Et vous savez, c'est aujourd'hui mon anniversaire. Sur le fond d'une ambiance en fête aux apparences inanimées, je m'étoffe d'une nouvelle année solaire.

C'est un vent de lumière et d'expérience qui d'une maîtrise inouïe m'a transportée dans cet abri de germes que personne ne peut voir avec des yeux ordinaires. Le froid installé, je séjourne pour une courte saison durant dans une partie de la surface de la terre transformée en crevasses de gel.

L'an dernier, comme chaque année en février, longtemps après avoir annoncé que l'hiver aurait une fin dans une fraissine, je me suis placée à la fenestrelle des vents toute dévêtue de mon blanc d'albâtre. Frisque ! si vous aviez vu cela. J'en ai encore un friselis de feuillage. Pffftut et vvvuuueehhh ! pffftut et vvvveeevvuueevvee ! Autant dire qu'emportée comme un fêtu, j'ai voyagé par-delà ce monde merveilleux du dehors et du dedans. Oui, jusqu'à ce suprême instant de fin d'automne où je me faufilai sur ce plancher de terre fendillée. Ah ! j'en ai vu des levers et des couchers d'étoiles. Si vous saviez ! J'en ai vu tant...

Telle est maintenant ma situation, je suis infailliblement transformée une fois de plus en libre semence. Mon appellation en ce bas monde est Clochette d'Hiver, mon nom au ciel est : « Fille

de l'esprit ». Et c'est sur la demande du printemps en personne que j'appartiens à la famille des fleurs blanches et pures des ciels. Les hommes debout me surnomment aussi goutte de lait, galanthe des neiges et de tant d'autres surnoms.

En ce jour de sel et de vent, je vis ce moment d'horloge céleste qui déclare le solstice d'hiver en éveil. Alors que le soleil est sur le point d'atteindre son point le plus au sud de son odysée annuelle, je m'apprête à passer ma nuit la plus longue sur le chemin des caravanes végétales. Ha ! ouah, ouah, ouah... ah ! Quelle bâillée sous cette glaise durcie !

Hé bien ! Depuis l'entrée dans mon petit monde, je vois le lieu où je campe. A vrai dire, je suis sur l'ubac d'une vallée sauvage et encaissée qu'aucune pollution n'effleure. D'un commun accord, c'est un souffle du nord qui m'a déposée sur cette magnifique petite jasse¹ enneigée. Elle est toute proche d'un sous-bois où un jeune torrent s'est ouvert une voie dans des couches de granite. Fougueux, il se figure déjà dans l'océan et combien il a raison de vouloir toucher la poitrine du monde. Je l'entends rouler en amont ses eaux pures et siffler dans les rives encaissées, fluoooooooo, floooooee, fluuuueee...

Ici et là, des ruisseaux caquettent et partent à sa rencontre avec de modestes glouglous que le gel n'a pas encore saisi de silence. Alors que la neige est presque partout présente sur la prairie, je distingue à l'intérieur de ce sous-bois : airelles, bruyères, canneberges, callunes, bourgeons de

rhododendrons et rameaux de genévrier. En ce jardin sauvage, Dame Blanche s'accumule davantage sur les roches que sur les pentes et les arbres. Toutefois, les pins à crochets enneigés ressemblent sous leurs branchages en forme de contes, à des sculptures enchanteresses traversées de rayons blancs.

En lisière, des pies et des corbeaux fouillent la neige et gratouillent la terre à la recherche de nourriture. Il y a aussi des moinelles qui ébouriffent et gonflent leurs plumes pour se protéger du froid impassible. Ces petits oiseaux sont si légers que je discerne mal la trace de leurs pattes sur les étoiles glacées. Sur les sentes, les petits fruits rouges du houx montrent encore le bout de leur nez à travers des feuilles coriaces et piquantes. Apparemment, ces gourmandises n'attirent pas l'écureuil roux qui cherche ses provisions de noisettes enfouies dans un l'un ou l'autre des troncs d'arbres. A voir, la nature repose, veille et exige l'unité de partout.

L'épais manteau de neige filtre les sons et éclaire les charmes de l'hiver. L'air prend un visage de calme qui ajoute au silence naturel, un silence de banquise. La voûte décharge sa hotte, dès lors, les traces des animaux disparaissent pour une blanche houppelande. Plus d'empreintes ni de pistes tracées, les habitants des forêts ne sont plus identifiables. Le livre blanc se rouvrira au prochain ciel. En attendant, il passera sur ces pages : lynx, sangliers, chamois, lapins, ainsi que nombreux trotte-discrets adaptés à une dimension sauvage qui règne selon ses lois.

Tiens tiens ! Alors que la quiétude de la nature me gagne, j'entends

des pas sensibles vibrer dans le sol. Plaw, plaw, plaw, plaw, plaw, plaw, plom, plom, plom ! Vu les vibrations de ces foulées cadencées dans la neige, cela ne s'apparente pas à une marche animale. Etrange ! Qui peut s'intéresser de si près à l'étreinte de l'hiver ? Oh ! à ouïr de plus près la tonalité de la marche, cela ressemble davantage à un mode de déplacement spécifique aux régions enneigées. Ce doit être un homme des routes accompagné d'un quatre pattes.

Ils sont dans mon champ de vision. Je les aperçois soudain, tandis que des geais volent à toute barde d'un arbre à un autre en quête de baies. Je distingue les nouveaux visiteurs de la forêt. Je vois un homme frusqué comme un cosmonaute avec des raquettes à neige en bois de frêne au laçage en peau de vache. Mais à voir sa frimousse d'écolier et son accoutrement, ce n'est pas un Huron ni un chasseur, il n'a pas d'arme. Il est de taille moyenne et ses cheveux ont couleur la dormante du grand nord.

L'être vivant qui le suit est effectivement un quatre pattes fringant à la fourrure polaire souple, dense, couleur biscuit, tandis que sa truffe bien en chair est noire. Comme son maître, il a des yeux brun foncé en forme d'amande qui donnent une expression de chaleur et d'accueil.

Ils se dirigent précisément là où deux ruisseaux se déversent dans le torrent après avoir contourné de merveilleux rochers créant ainsi de petites cascates qui battent la mesure dans les escarpements. Sous des mélèzes et des pins qui secouent leur poudre de neige du plus bel effet, le petit homme s'assoit sur le flanc d'une pierre. Il scrute l'eau qui malgré

le frisquet coule et clapote au passage. Le chien pose sa tête sur la cuisse de son maître et s'imprègne. Je ne serais d'ailleurs point étonnée que l'un d'eux sente ma présence si invisible soit-elle.

L'eau des montagnes passe sur les bords enneigés et bâille avec lenteur en creusant des petites formes cristallisées d'où naissent des calligraphies de l'hiver. Calligraphies naturelles qui à n'en point douter scintilleront comme des diamants à la première percée du soleil. Des brindilles sont prises dans de petits fourreaux de glace. Les mousses et les lichens que je devine sont enfouis dans la neige immaculée. Les flocons atterrissent sur une eau transparente qui les transforme en un gazouillis d'eau pure qui conflue vers le torrent. C'est l'abondance, tout se coordonne et s'interpénètre.

Et c'est cela, semble-t-il, ce qui captive l'attention de cet homme à la mine des chansons de rue. Malgré la froideur hivernale, il a l'air d'être en relation directe avec cette saison qui le lie à sa vie intérieure. Sa fraîcheur d'âme éclaire ses pensées qui suivent le lit du torrent et glissent sur l'eau qui les emporte. Mêlées à l'eau et l'eau à elles, qui est qui ? si ce n'est un esprit qui rassemble.

J'entends l'homme penser. Dans sa conscience percent sagesse et bon sens. Son visage franc et rond se mire dans l'eau glacée. Tout devient instant au goût d'éternité.

Ah ! les hommes ! Que de fois j'en ai vu et croisé sur mon chemin de graine des quatre vents ! Que de fois ! Et pourtant, je ne sais toujours pas de quoi il en retourne. Côté pile au ciel et côté face passionnément

uni à la terre... Toutes les nuances d'un monde complexe et fonctionnel sont véhiculées sans début ni fin. Telle serait la nouvelle histoire du monde dont on pourrait faire le tour en aimant. Comment s'imaginer alors au devant de la mort, miracle plus grand ? Je cherche sur un versant ou sur l'autre de la table des moissons...

L'hiver audacieux et coriace prépare les projets et les caravanes de millions d'êtres vivants. Tout y passe et repasse au regard du maintenant. Une espèce de nuit magique se forme sous terre avec des jours qui prendront repos en elle. C'est l'hiver au-dehors, c'est l'homme au-dedans, c'est la vie tout le temps. C'est le jour d'hier et de demain...

A ce merveilleux mystère viennent s'ajouter les biographies. Celles qui naissent à la vie et celles qui croupissent encore dans leurs actes passés. Du fond des siècles chargés d'histoires humaines, l'amour ne demande pas mieux que de partager des miracles. Assurément, aussi haut que porte l'infinitude, l'hiver est au penseur ce que le règne végétal est à la photosynthèse.

Pouce existence ! Poussière qui pense, poussière qui prend vie et sert la forme, tu entends bien conquérir ton autonomie. Je l'espère.

Et toute cette neige qui tombe où des pensées vagabondes se jettent à l'eau d'un voyage passionné, c'est là une ravissante vision d'un monde qui pense.

N'est-ce point l'hiver qui s'offre dans ses œuvres maîtresses ?

C'est quoi une pensée ? La naissance d'un Bébé Etoile ?

Une des conditions fondamentales du génie de la vie est de se construire avec le froid austère des nuits de la biographie. La vie peut retrouver ainsi sa chaleur et naître avec l'aséité de nos projets. Oui, jusqu'aux confins des profondeurs où nos intentions d'existence sont encore en lueurs. La vie est là, simple, parfaite et naturelle. Elle se régénère, se renouvelle, se perpétue dans une suite du temps que rien ne peut altérer.

Après un cycle de métamorphoses qui incite à monter en altitude, le temps de l'hiver nous est chaque année confié, sans craindre ni le passé ni ce qui se libérera.

De là, ce grand besoin d'oxygène. Des fenêtres, des portes, doivent s'ouvrir et se rebeller contre ce qui contrecarre l'évolution. C'est le temps pour les hommes d'éclairer leurs sentiments et de découvrir leurs desseins. Les caravanes humaines vont vers les profondeurs dans lesquelles elles restituent un chemin où il s'est ensablé.

La vie appelle les prochains penseurs de miracles. Seront-ils au rendez-vous, du fait de ce double aspect de leur condition humaine ? Ici comme là, le visible et l'invisible vivent tout autour de nous telle une assistance suprasensible. Que de fois nous passons sans rien voir de nous-mêmes, de l'autre, de la vie. Oui, que de fois l'on barricade sa porte alors que tout est serein à l'extérieur.

C'est quoi un miracle ? Plaisant à l'esprit par sa création pure, c'est un fait mirobolant, un phénomène prodigieux qui se répète à chaque instant, sans jamais être le même. Ce sera miracle ! Cœur en haut, en

bas, à gauche, à droite, la tête haute, la conscience au-devant. Derrière, dedans, devant, cela moissonne sans cesse.

Chaque seconde est un miracle qui délivre un peu de vie hors du temps. Le passé contient l'avenir sans lui appartenir et chante les présents.

C'est où ?

- C'est toujours maintenant, dit l'enfant.

L'hiver est la cinquième saison de l'homme. Pertinence venue à l'intérieur des âges, la vie se peuple d'invisibilité et devient un jeu de l'être. Un hymne au grain, à l'humus, au tronc mort, au squelette. Là est l'inspiration pour chacun, un point d'appui à l'imagination. Le temps s'en va, tandis qu'un être demeure au rythme de son évolution.

Qu'est-ce qu'un être ?

La nature nous dira qu'un être ne reste pas attaché aux choses. A l'homme comme à l'ange, il va sans cesse de l'avant, se fait silence, se fait vent. Il sait si remarquablement parler de sa disparition par la pratique des arts, qu'il devient un être de voyage et d'exception. Et c'est bien là son grand mystère : il se retire en tout donnant.

En fait, telle une poussière de graine, je pense que rien ne nous arrive sans cause. Cette cause est le sens de la vie que nous découvrons concurremment. C'est à croire que l'hiver est à la fois le début et la fin d'un monde. Une fin qu'on ne voit jamais.

Que reste-t-il alors des partages des saisons que nous avons tant de mal à tenir en conscience ? C'est un peu comme des ciseaux qui

taillent une biographie peuplée d'ombres pour que le tronc se remplisse de sève. L'être se manifeste et ses gestes rendent la vie aux motifs.

Le passé a rejoint son empire, le contenu poursuit sa métamorphose. L'homme peut renaître.

L'hiver a pour ainsi dire coutume de fixer le verbe au présent. Désormais, le ciel court, les rayons du soleil s'adressent à l'esprit de la Planète Bleue. Toute vie devient plus intense, l'impermanence m'entraîne à nouveau dans ses ondes... et pfuit...

¹ Jasse : clairière traversée par un ruisseau.



Sous le dernier regard de l'hiver

En parfaite communion avec le plein jour, les étoiles de neige tombent du ciel et font des papouilles à la surface de l'eau avant de s'unir totalement au torrent dont les bords s'affouillent. Telles des comédiennes, elles sont en partance vers la grande mer. Les pensées du petit homme sont aussi sur cette même route de vie. Je les vois partir, aérées et par un amusement d'innocence, elles se lugent sur le monde immense des eaux qui conduisent chez le grènetier de tous les mondes.

Nul doute, le petit homme est un poète qui au tournant du solstice d'hiver prend le temps de se lier à une terre qui incline légèrement la tête dans un univers qui la porte. N'est-ce point un fait de l'histoire que la vie est un être aimant et non une idée adoucissante de Dieu ? Et combien l'on peut s'amertumer d'aller contre cette justesse en se raidissant dans des dogmes. La vie d'une graine, la vie d'un animal, la vie d'un homme,

la vie de la vie puis tout redevient silence... L'idée de Dieu retourne dans le puits des idées, la vie se poursuit...

L'homme ne doit-il pas devenir un être et non une idée ?

La graine est un reflet de la pensée maintenue dans son germe. Elle contient et détient son secret dans le cycle de son évolution, puis s'autonomise. Projets à qui sait se faire créateur et artiste de sa vie.

Et si petits soient-ils, les idéaux sont désormais une réalité pour celui qui les a imaginés, donc d'une grande valeur pour l'infini que nul ne pourra taire. Déjà, il est là. Ce qui vient a été appelé, doigt par doigt, main dans la main. Un penseur est un être de voyage qui plus il descend en profondeur de sa graine, plus il se laisse pénétrer d'une lumière.

En ce sens, la vie est une grande graine qui va dans le néant qui la fait briller dans l'agrandissement de nos perceptions... Mais soudain, un tétras-lyre se pose sur une haute branche d'un de ces résineux qui semble aussi vieux que la vallée. La branche se secoue et tremble.

Et quel spectacle, ce sont des nuages de neige qui culbutent et s'effritent, pfffruit... pfffruiit... vluuuppp... Tandis que l'homme contemple la poudreuse qui se détache du bois, le samoyède, dans une paix animale heureuse bouge sa queue en dandinette. Curieux de l'évènement, il tente d'attraper la neige qui flotte et s'étale au sol, plaouuuueuff, pleaoeuuuuff. Il se roule, tourneboule, ce qui fait rire son maître de concert avec ses ardeurs.

Ô combien elle est rayonnante la pourpre de ce visage d'homme qui n'imité personne et d'où naît le devenir. Mais ce qui frappe le plus,

c'est sa présence. Oui, l'intensité de sa présence qui nous emmène là où brille le toit du monde. Le sommet, c'est un continent vierge où des pensées vivent, où d'autres lui répondent. L'écoute, l'action s'entendent à merveille, ainsi vibrent des appels à la réactualisation des ressources.

Le sait-il cet homme que je l'entends, dans ce grand silence qui exerce une puissante influence sur notre « existé » ? Ou alors c'est moi qui ne sais pas qu'il le sait. Mais ici-bas, dans ce milieu qui appelle à la relation puis à l'alchimie, tout se sait, tout se pénètre.

Tel est l'apanage de ce qui existe : un toucher la vie qui se ressent. La terre est entièrement terre, l'homme est en train de le devenir, la graine est totalement graine, le cercle entièrement rond. Tout reprend son esprit et se parle à grand silence. L'hiver sonne au bon plaisir : ding ! dong ! et parle de ce qui contredit les présages et les fatalités : « Rien ne peut se figer dans la glace car « rien », vit aussi dans la glace et a la capacité de la faire fondre ».

C'est quoi l'être ? Un silence qui se manifeste, que nous sentons en nous et partout ailleurs. Est-ce vraiment nous qui d'instant en instant domptons le destin de ce que nous devenons ? De ce qui n'existe pas : exister.

Ce sont là bien des questions inscrites au calendrier qui ne préoccupent pas le tétras-lyre. Qu'il est beau sous son regard de coq avec son plumage noirâtre à reflets bleus et sa queue en forme de lyre.

Dans un silence étoilé, la réalité du moment se retire. Je me sens environnée d'un présent qui s'ordonne, attentif à tout et authentique en tout. J'entends sous terre les graines s'allier à leurs nouveaux quartiers et tout comme moi, elles sont des milliers en ce point singulier des quatre saisons.

Peuple des graines et filles pensives de l'hiver, dernières-nées de l'ascension naturelle, éprouvées par l'être de tous les intérieurs vivants, je ne vois pas à présent d'aussi claire évidence que les préludes du printemps.

En attendant, dans le charme de toutes ces promesses, je pars faire un petit somme auprès de mon peuple, et qui sait, lorsque je me réveillerai, ce sera peut-être l'heure pour moi de l'annonce.



Le signal

Nom d'une carabelle ! Le devenir lui-même a besoin de cloches. Le temps est venu d'asseoir ma renommée. En un tour de main, à grand renfort de soleil, j'entends la voix d'une reine venue d'une contrée herbeuse me dire : « Galanthe, cette route pleine d'images immuables, c'est la tienne. »

Hé bien ! Il va de soi que je ne vais pas passer mon temps à muser sans rien faire.

La terre commence à fumer, l'herbe reverdit. Les enfants peuvent se réjouir car le temps est venu de gaminer et de faire sauter les crêpes. Et zip là ! et zip, et zioup !

Déjà le mois des plus beaux de nos jours en fleurs arrive avec une pluie fine, des rêves, des gambades et des brumes. Février à cheval sur mars frappe à ma cahute :

- Toc ! Toc ! Toc ! Tic ! Tac !

J'ouvre. Il entre, je l'accueille.

- Hello ! Chère Galanthe des neiges, cessez de permaner avec l'hiver, il n'est plus de permanence. Le moment est venu de sortir du ventre nourricier de la terre rajouta-t-il d'une voix qui pétillait à toutes les vérités.

Au bout de cet instant, une seule chose compte en ce monde, exister dans le monde physique. D'un geste de délivrance, cric, crac, cric, creuc, toute la vie me dévore... Voici, je sors soudain de ma graine qui se rompt, plic ! Je suis destinée à n'être pas plus haute que sept abricots et aussi grande que toutes les forêts. Timidement, sur une terre rosoyante, légère et fraîche, d'un initial élan, je reprends vie.

Hurrah ! Je reviens pour parcourir ce congé d'infinitude avec un désir de vivre que rien n'assouvira.

Exister ! Voilà un verbe qui s'est glissé dans ma conscience comme une boule de neige. Un verbe sans bousculade, de voyage et de silence,

plein de mystères, de joies et de peines. Les limites permises de la vie sur terre me séparent de mes nuits et m'accordent désormais au tic-tac des quatre saisons. Par une méthode universelle, avec mes sœurs végétales, à la galope, nous tapissons d'un cœur partagé de blanc et de vert l'espace nu de la clairière, empressées de présenter six pétales et deux feuilles.

Et paf ! en un éclair, une ici et pof, une là. Gigantal ! La verdure dans son berceau végétal s'émaille progressivement et gigote comme un bébé.

Ah ! le temps, qu'est-ce ? Une abeille qui demeure en sa première fleur...

Une suite à nos projets au croisement du jour et de la nuit ?

Jadis, un homme qui contemplait une fin d'hiver se confia en son âme ainsi :

« Le temps a cette capacité de prendre aisément n'importe quelle forme de l'assortiment et des nuances sans revêtir l'une d'elle. Ancré au présent, il existe sans exister. »

Ah ! en cet homme respirait le tracé poétique de l'altitude et du contre espace. Simple et profond, le quotidien sait de lui les choses essentielles.

Je me souviens d'une halte dans une grasse prairie où un humain venait à l'aube se promener et demandait alors si c'était le temps qui avait rétréci ou si c'était sa notion du temps qu'il n'arrivait plus à maîtriser.

Mais le temps existe-t-il ? Et s'il existe, qu'est-il au juste ?

Il en était arrivé à la conclusion que pas assez présent à lui-même, ses perceptions s'en voyaient modifiées. A trop côtoyer les effets de vie, le monde de l'imagination ne pouvait plus l'imprimer dans ses cahiers. Tel est le résultat des courses humaines, quand l'homme ne s'intéresse pas à la vie, elle devient à son égard muette comme un francolin.

L'homme vivrait-il alors dans un environnement sans y entendre un traître mot, incapable de faire d'une pensée un donneur d'être ? Serait-il fragmenté dans la distorsion du temps qu'il a fabriquée ? De vagues en vagues, l'homme tripartite morcelé dans les flots, troussé, ne sait plus que les océans sont reliés au reste du ciel.

Fruste graine ! Que la condition humaine est étrange. Comment vivre homme dans une seule réalité sans pouvoir s'imprimer dans l'instant ?

Il est vrai que nous autres du règne végétal, nous vivons dans le royaume de l'imagination absolue. Tout est si différent. Dès que nous sortons du sein de la terre, nous pensons le monde du bris de l'horizon et en avons une vue sur l'infini. Nous voyons les premiers promeneurs de l'hiver s'émerveiller de nos premières harmoniques végétales. Ah ! c'est à les prendre dans nos pétales tous ces cœurs d'hommes.

Renifleurs de tendresse, ils se précipitent dès notre apparition au point que de leurs âmes sentimentales se libèrent de chaudes émotions. Mais bien au-delà de ce qu'ils constatent sur notre ponctualité à reflurir les nappes verdoyantes, ils s'unissent sans vraiment le savoir, et de toute

évidence, à l'image dynamique de leur destinée. Image vivante et secrète, l'hiver conduit aux confidences cosmiques pour de nouveaux desseins. Ceux-ci s'enroulent, se déroulent à l'infini et sans cesse reviennent à la vie. Est-ce ainsi, les rayons du soleil alors s'inclinent tandis que seule l'intention détermine. L'homme fera en conséquence une musique de ses projets, une quête des quatre saisons, sa poésie qu'il sublime.

Telle une poignée qui tourne dans le sens solaire, la porte s'ouvre en grand. Le peuple des clochettes d'hiver sonne l'heure des buts de la vie et les humains se sentent unis à ce grand passage comme de sages princes depuis longtemps endormis.

Des espaces s'ouvrent à pleine roue dans la douceur et la beauté. Couleur et lumière, déesse nature nous donne sa confiance et sa bénédiction. Les saisons et les siècles ont répandu leur passé, pourtant, l'existence est toujours nouvelle quand il s'agit d'histoires comme on en rêve. Vivre, c'est voyager et voyager c'est nous rendre saisissables à nos seuils.

D'un calme profond, l'hiver se termine et, comme sortis des taillis silencieux, des destinées se joignent à l'infini. C'est le signal, pareil à un phare végétal qui vient de s'allumer. Et pas de boniments à la graisse d'oie, c'est aussi pour que l'homme pressente dans les moindres détails de ses profondeurs et jusque dans ses ossements, que la fatalité, en cette année qui commence, ne tirera pas tous les fils de sa vie.

- Quand la naissance et la mort se rapprochent de plus en plus l'une de l'autre, alors seulement, nous commençons à vivre, dit l'enfant des campagnes qui voit le monde à tire-d'aile.

Ô merveille, le printemps arrive de syllabes en étoiles, je le talonne, tantôt assise sur la nuit tantôt debout sur le jour...



Reine que toutes lèvres ont embrassée

Une reine serait-elle digne d'être appelée de la sorte si elle n'était pas au service de son royaume ? Et quelle royauté que celle de la vie où en son germe naissent des projets extraits du néant. L'intention d'exister est alors promise à toutes les vertus incertaines et jusqu'au bout elle fleurira comme un germe sur tous les chemins.

Au moment où une page merveilleuse de l'année se tourne et en remplace une autre, notre peuple des galanthes est parti avec la volonté des quatre vents. A tant de choses familières, il put franchir le porche de la mort et retrouver l'ondée. Il ne manque pas un ardillon au grand spectacle du renouveau... L'ordre des choses obéit à une volonté de conscience. La nature a changé de peau avec justesse. En

une effusion surprenante pour l'avenir, elle se pare, magnifique, de ses spirituels vêtements. Elle envoie ses plus vaillants cavaliers pour faire monter avec une force incroyable ce qu'il y a de plus élevé dans la graine : son contenu.

Quant à moi, à cause d'une passion pour les hauteurs pures, me voici redevenue graine pour chevaucher les montures. Mars, le mois des contrastes et des giboulées laissera place à de séduisantes perspectives pour Avril, mois que déjà je salue de toutes mes feuilles.

C'est sous un regard paré de tous les charmes que je me propulse dans les airs en compagnie de l'argus vert qui porte haut les couleurs de l'espérance. J'assiste tout comme lui au grand réveil, à la grande séduction. Alors que les papillons volettent vers les prés-vergers et l'ondoiement des herbes dans le vent, je me dirige vers un bois de frêne. Instant de l'odeur, l'ail des ours porte ses petites fleurs en étoile. J'approche du midi de ce renouveau.

A vue d'œil, la vie résonne et frémit jusque dans les feuillus où des morilles au travers des poudroiements de lumière s'appêtent à participer à la reprise. Et là, je me plais à contempler un seigneur Jean-le-blanc revenu de ses six mois d'hivernage. L'esprit poussé vers les hauteurs, il guette sur la houppe d'un arbre ce qui se passe sur les horizons terrestres. Des bandes d'oiselets déambulent, papotent et gringottent, de branche de frêne en branche de chêne. Du gui y séjourne agréablement nourri et logé par son hôte.

Gui, ô mon gui, ta gardienne la grive draine est partie, mais quelle main divine t'a ici déposé ? J'imagine une druidesse, une faucille d'or à la main dans l'union des savoirs et des forces thérapeutiques. Et à quoi doit ce sous-arbrisseau persistant de guérir si ce n'est qu'il se trouve où il faut et au bon moment.

Reine Printemps, toi, la grande thérapeute de l'altitude qui carillonne dans ce feuillettement de l'année, oui, toi, ma reine qui s'offre et se renonce dans la création. J'entends rouler d'un bosquet ou d'un fourré ton héraut au gosier gonflé d'amour. La vie est belle à entendre. Gai comme un pinson, frère rossignol se veut le premier soliste de ce temps des miracles. A nouveau il lève complètement le rideau de l'hiver par ses ritournelles sublimes. Je m'infiltrer...

Le gaz carbonique est aspiré de partout, et déjà tout un peuple végétal en éveil se pare de feuilles selon un rythme qui remonte du profond de la terre. Les jacinthes des bois, les pervenches et les violettes odorantes tapissent les bords des sentes forestières.

Une lumière d'enfance qui semble venir des lointains de l'univers pénètre le premier humus frais. Tout un monde se révèle et appelle : « C'est d'en-haut que vient la vie et c'est en-haut qu'elle remonte. »

Les bois sont en pleine frondaison. Je sens la vie qui transporte des montagnes. Ce qui devient renaît à la vie visible. A présent, la toute petite graine se transforme en montagne. Je deviens à mon tour une montagne qui s'envole sur un tapis volant.

Du haut de mes quatre vents, dans l'ivresse des jours reconquis, des ailes me poussent. Je quitte les bouquets d'arbres et longe un cours d'eau gonflé où des sociétés d'insectes volettent au-dessus des cascates. La pollinisation se prépare... Un groupe de chardonnerets avec leur masque de clown volent et dansent ci et là. On dirait qu'ils tangotent avec une compagnie d'elfes. Brindilles au bec, vélocement, les femelles bâtissent et confectionnent artistiquement leur nid douillet. Aux abords de la riviérette, dans l'intimité des taillis et des broussailles retentissent des gazouillis d'oiseaux. Bavards comme des concierges dans un paysage de rameaux feuillés, ils semblent babiller tout de leur vie.

Pendant que l'air caresse l'eau, des insectes frisent l'onde et renouent avec leurs habitudes. Oh ! je vois un enfant qui dans sa campagne jette des pierres dans l'eau. Ses joues rosées, sa tête ronde comme un soleil le mettent en scène. Il parle à la maîtresse ondine qu'il aperçoit naturellement nager dans le courant :

- Vie d'ici et de là dit le frisque enfant, à toute heure, en l'espace d'un instant, je demeure.

A l'entendre, la première chose qui me vient en graine est que l'enfant et le printemps sont un passage dans les feuilles de l'an. Eole, roi des vents félicite deçà, delà, cette nouvelle vie qui passe et qui est. Tandis que ta renommée ventile l'atmosphère, de leur vert étincelant, feuillettes d'arbrisseaux s'animent et se détachent de leurs ramures.

De mille gestes tranquilles et de tremblots, d'un frisselis suspendu, je ne sais plus qui est en mouvement, les feuilles ou le vent. Une brise frissonne à travers les branchages, la touffe végétale tressaille. Serait-ce cela un dialogue tout ce qu'il y a de plus normal dans le ventre de l'invisible ?

Tandis que je survole en rase-mottes un champ fleuri de narcisses, de coucous et de primevères, de bonheur une mésange bleue en transe zigzague en tous sens. Elle danse les joyaux de ma Reine et nul doute qu'une belle répondra à son aubade au jour de la noce royale.

Que de choses ! Les portes d'un rucher s'ouvrent devant moi. Des abeilles pleines d'enseignements battent leurs ailes à l'entrée de leur royaume, et malgré le beau temps, un apiculteur à la mine surfaite et froncée de dépit est pour je ne sais quelle raison à renaud. Piqué ou pas, il aura vite fait un jour ou l'autre de renquiller sa tristouille.

Coucou ! Coucou ! lui dis-je, de toute ma voix graine en évitant de justesse un vol d'hirondelles qui sillonne les apparences. Cependant mon appel ne semble point attirer son attention. Oh ! j'oubliais, la plupart des hommes devenus grisouteux ne peuvent plus m'entendre du fait qu'ils ont perdu contact avec leur « Bébé Etoile ». Du moment où l'on n' imagine plus la vie tout à souhait, aucun vœu ne pointe son nez dans le ciel. Hélas ! le plafond s'effrite.

Plus loin, une femme cueille des plumes végétales et de jeunes pousses de pissenlits. Il y a aussi une petite fille qui confectionne un bouquet de fleurs sauvages. Et comme tout enfant relié à son étoile, il y a de la poésie dans l'air. Les taches de rousseur de son visage rappellent la chevelure de Vénus Beauté. Son regard brille d'une extraordinaire intensité. L'innocence qui se peint sur son visage fait disparaître toute barricade humaine.

Nul besoin de prévenir ma visite inopinée, je m'annonce :

- Coucou, coucou !

Par une prodigieuse évidence, au milieu d'un éparpillement émotionnel, l'enfant lève aussitôt la tête en direction de mon appel puis la bouche entr'ouverte s'écrie de tout son cœur.

- Une fée Clochette ! Une fée Clochette ! Maman, il y a une fée Clochette qui me dit coucou, coucou !

Une stupeur se répand aussitôt sur les traits de la mère qui s'interroge. L'enfant, minouchante, soubresaute, s'active et s'emplit de vie, les yeux écarquillés en danse de feu, son cœur exprime toute la chaleur de son éblouissement. Quant à moi, sur cette révélation soudaine, je poursuis mon envol tel que je veux le voir associé à l'œuvre.

Pendant ce temps, la mère réceptive, considère, contemple et s'exclame dans une émotion profonde qui l'unit à sa fille dans un long émerveillement.

- Oh ! je la vois, ça y est. Oh ! un trait de lumière bleutée aux reflets argentés ! là, là, là, et là !

M'en allant vers des terres fromentales, je les regarde une dernière fois comme deux rayonnements d'étoiles. Aussi, en réponse au phare vivant de leur cœur, de mon invisible je leur adresse un coucou d'adieu sous les grisollements d'alouettes qui s'en réjouissent aigûment.

Pom... pom... pom... blé froment, patience et génie, épis encore verts à l'attente des feux du soleil, vos gerbes blondes dorées feront le charme des plaines et le bonheur des récoltes. Mai mon mai, image de la déesse mère, sous ton œil bienveillant, entre deux lunaisons, je suis dans tes intimités.

Graine rêveuse de légende, de mon narré d'intentions, je cohabite avec les quatre saisons... Dès lors me voici dans la fraîcheur d'une aube qui éveille un parc naturel de son langage d'affection. Et tandis qu'il pleuvasse, raplaplate, je fais une pose sur une pile de ramées sûrement coupées par des bûcherons. L'orient se hisse au jour et réveille un à un ses sens engourdis. Le peuple des ailes dans une grande parenté universelle encore en nuisette s'imbrique dans une symphonie spectaculaire. Sylphe en chef d'orchestre, l'air s'imprègne de toute une fusion de chants magiques qui au fur et à mesure qu'ils se propagent se transforment en traduction de l'amour.

Pour toutes les étoiles dans le ciel, une musique oiseau monte jusqu'à l'infranchissable. Sylphe, ô mon sylphe, quand m'apprendras-tu à chanter ? Ô, je sais bien, je ne suis pas une créature ailée, cependant, je peux faire mien mon chant de graine, ainsi mes rêves ne resteront plus à l'écart des réalités de ce monde à la tête encore froide.

Quel jour ici s'annonce au service du soleil et avec lequel je repars de plus belle sur des terres limoneuses exposées dans une demi-ombre. Une odeur enivrante me séduit. Et qui vois-je avec ses fleurs en clochettes groupées en grappe. Muguet des bois en personne, prince parmi les royaumes. Non pas que je veuille mugueter quelques belles, mais je ne résiste pas et me parfume au passage. Par la même occasion, d'une chiquenaude végétale je fais tinter ses grelots blancs. Dlingu'ling ! dlongue'long ! Dlingue'lotte ! dlongue'lettre ! ainsi vibrent les bourdons de sa cathédrale.

Sur ces « Muguetiennes » qui m'aillent, je m'infiltrerai par un courant d'air qui me fait tournoyer. Enivrée de fragrances, je me laisse porter par des couches et des filtres dans tout ce qu'ils me révèlent.

Pofplif, plafplouf ! pif ! pof, pof ! voici que mon envolée florale s'achève dans une mare naturelle tout près d'un habitat humain. Ce qui m'amuse par ailleurs, c'est de me retrouver dans cette petite nappe d'eau au pays des tritons, des grenouilles, des salamandres et des vapeurs de brumes impalpables. Oh ! oh !

une course à la chapelle ! Quelle gêne s'empare de moi soudain, lorsque j'assiste aux ébats de batraciens barboteurs des marais. Ils s'agitent avec frénésie au milieu des nénuphars. Et que de mâles brusquets sur le dos de leurs belles. Tout de même, je laisse le peuple des anoues à leurs coutumes et me rends sur le dos d'une pierre ornée de lichens et de mousses.

Actuellement dans un jardin, par des fenêtres boisées des bruits insoutenables enflamment sans relâche l'atmosphère de sous énergies.

Ah ! plus que d'habitude, dès qu'il y a des hommes au cœur embrumé, il y a du brouhaha, et tout cela selon la vitesse du XXI^e siècle. Bah ! cela n'habillera pas le temps qui aura vite fait de remettre le clocher au milieu du sacré, à la portée de tous, pour ce qui sert à tous : la montée des âmes vivantes.

C'est quoi du bruit ? Une science qui n'exprime plus la vie, ni ne sait la donner. De ce pas et bien que cela me soit insupportable, je rentre par une fenêtre pour en savoir davantage. Et quel fumet d'ondes et quel mauvais dîner cette technologie qui fait de l'ombre à la vie.

Dans le même temps, d'une chambre aux murs étriqués, une radio bafouille des nouvelles et clochardisent les âmes humaines par tant de mensonges à l'emporte-pièce. Un journaliste commente une guerre à en perdre le souffle, pendant que dans une autre pièce, deux

ordinateurs jouent avec des enfants à « crache à pleins feux », et à « abrutis-toi ».

Cela se complique, l'ambiance est croquignollette, ça se dispute et cela crie. Le clou du spectacle semble les parents qui sans souffler mot, le teint blême, sont affalés sur un canapé et se concertent avec une télévision aussi grande qu'un cagibi. Canulant ! L'abîme infernal se creuse sans cesse dans l'acuité des perceptions. La boîte à images prodigue des placebos intellectuels et l'homme s'y complaît par détours et nécessité. Il perd au passage toutes les subtilités de l'esprit. Oui, il devient une gargouille donnant sur le cloître des cloisons et celui de l'oubli. Mais au nom de quel avenir sacrifie-t-il son sacré.

Assurément, les hommes vivent une vie étrange pour avoir si bien appris ce que n'est pas un homme debout. Et certes, c'est bien lui qui a choisi d'avoir son cœur plié sous sa tête, mordu par les vipères de la fragmentation. Qu'est devenue sa vie intérieure autrefois accordée aux vents des quatre saisons ?

Cloches sonnantes, je fuis toutes ces ondes en quatrième vitesse avant de faire comme la grenouille de la fable, exploser en mille miettes. Je prends la poudre d'escampette et pom, pom, pom... d'un petit coup de bohémianisme, je mets le cap sur le plus qu'il se peut...

Comme c'est étrange, les hommes seraient-ils atteints de surdité de l'âme qu'ils ne puissent plus ressentir les vibrations comme force de vie ? Que va devenir le geste d'exister s'il n'est pas soumis

à une vérification par le grand cœur de vivre. La vie ne semble pas tenir compte de ce qui voudrait l'arrêter. Elle va son chemin dans une atmosphère de solitude et d'altitude précisément où le tumulte humain passera aussi.

Région de juin, Junon, épouse de Jupiter, j'arrive sur tes rivages. D'autant plus que le soleil qui glisse à travers ses gammes est en route vers ma nuit la plus courte de l'année. Je traverse des prairies écloses redevenues pieuses. Le butinage est à son comble. Chargées de leur récolte de pollen, les abeilles bourdonnent et dansent çà et là au plaisir des fleurs. La vie voyage magiquement dans ses clic-clac poétiques qu'aucune clicherie de scientifiques, si diabolique soit-elle ne pourrait dépoétiser. Où peut aller l'homme sans entendre le chant triomphal de la création qui est en lui ?

Hélas ! il est à craindre cet homme atrabilaire qui ne se consacre plus aux bois, aux fontaines et aux miracles de ses enfants, il souille sa propre copie du cosmos et la troque contre un masque d'ardélion. Tous ces adoucissements colorés des apparences, n'accroissent pas ses capacités. L'homme deviendrait-il un effet de vie qui ne lui permet plus de se mettre en relation et en rapport avec son être ? Eole ! A toi de jouer.

... Les grilles du cloître se refermeront et les âmes humaines participeront à la première mise en page d'un contre espace surmatérialiste : le temps des nefs de glace.

Traversant des vallons en liesse sous un ciel qui hoche la tête, je me rends au grand air de juin, au jeune été de la saint Jean qui se dessine gentiment sous un concert d'oiselets piailleurs. Achillées, armoises, hysope et millepertuis se préparent. Peut-être verrai-je la belle Sabot-de-Vénus ou les fleurs d'Appollon ?

A l'instant, entre des touffes de fougères et massifs de bruyères, les digitales élancent leurs merveilleuses hampes. Les Gants de Notre-Dame ont revêtu leur longue robe en grappes de fleurs roses. Corolles en cloche, panorama sur une nouvelle respiration, elles dominent tout l'horizon et si poisons soient-elles, leur beauté charme et séduit tout comme les connaissances. Mais sans amour, au spectacle de la vie, les connaissances ne peuvent pas s'unir à ce qui pousse, bourgeoine et jaillit.

Qu'est-ce que connaître ?

- Un être qui s'ignore, dit l'enfant, qui de ses mains potelées modèle une sphère.

Surprise par une ondée qui répond à l'idée du renouveau, je prends gîte dans le houpier d'un chêne.

Une pluie passe, taic ! tueucploeu ! ploeu ! taicc ! ... C'est l'arcane de la poésie, un mystère d'azur et de vie.

A l'opposé, le soleil darde ses rayons. Le ciel se déploie à contre-jour, une arche de couleur surgit. Archeau de couleurs, mon arc, quelle tenue d'archange ! Rien de tel pour faire naître la pensée.

Reine que toutes lèvres ont embrassée

Sans attendre un seul instant, d'un coup de vent et d'archi-folle, je me laisse entraîner à porte close sous ton arcure et qui sait, entendrai-je les chuchotements du plein été de l'autre côté ?



L'exhalaison de l'été

Un portail s'ouvre en ce point singulier de l'année où Lug², Dieu de la lumière atteint son rayonnement maximal. A l'heure de tant de clarté rayonne une chaleur que rien ne saurait emprisonner dans ses enceintes. Oh ! si, si, bien sûr, mon cœur connaisseur de graine demeure pour quelques blancs instants en quête d'éternité. En cette saison, par la grande allée du temps, la terre exprime son plus profond langage et d'une certaine manière, l'été et la baie des cieux ne font plus qu'un seul et même visage.

Fluide dans le flot céleste et liée à la fécondité de cette période pile et face, je longe des rivages marins où déferlent des vagues lancées

au galop. De longues plages de sable dessinent sous le crayon d'une brise marine, des ondulations et des couloirs de forme concaves autant que convexes. Vu d'en haut, le sable se dore, forme des parterres d'arcades rompues et rythmées.

Mais qu'est-ce qu'un portail ?

- Un lieu secret par évidence où se trouve l'évolution, où il faut choisir, prendre des décisions, dit un pygargue gardien des flots.

A l'entendre, les hauteurs me semblent des profondeurs qui à leur tour deviennent des mystères sans fond. Impossible de les toucher. Tant mieux ! Je reçois des images nouvelles qui descendent du monde des idées. Mais ! mais, me dis-je, n'ai-je donc point toute l'année un rendez-vous avec mon « respir », qui de concert avec le reste du monde se croise à l'horizon et se décroise à l'infini.

Que dire spontanément de cet irrépétibile instant ? Une fois de plus je m'en rapporte à lui mon guide, mon maître. Juillet a revêtu son costume aux vapeurs bleuâtres, il est appelé ainsi en l'honneur de Jules César qui est à l'origine du calendrier Julien, alors qu'août, mois de l'empereur Auguste, successeur du « petit Julot », voulut aussi à son tour trente et un jours au compteur. Le passé avec son charme mélancolique a tout englouti. Seuls des chiffres restent, des chiffres qui ne comptent plus et qui font encore tourbillonner ce qui n'est plus. Ci-gît une gloire à l'exacte mesure d'une illusion. Pfuuit !...

Du concept de la mort et quels que soient les âges, il ne reste en

mon âme que de la vie. N'est-ce point l'instant concepteur qui absorbe encore l'envers et l'avvers de ce qui vit. Ciel ! Quelle vie que l'infini. Il me surprend de sa présence tout au long du grand défilé annuel. Toujours le même sans jamais l'être, toujours là, de façon équilibrée, dans une issue secrète, rien ne l'arrête. Je rejoins ses suprêmes et immuables enchaînements.

L'interminable hiver s'agrippe aux mains caressantes du printemps qui fait de même avec un été qui à son tour accueillera l'automne avec sa consécution de sons, de formes et de couleurs.

Une respiration entre deux, l'infini main dans la main avec le projet universel revêt alors une saison salutaire sans doute cachée dans les interstices du monde élémentaire. Un cycle happé par le passé est reconfiguré en cantique... Ô rémanence ! Je puise en toi mes forces à la source du Temps Vivaldi.

Tiens ! la porte du temps s'ouvre, voici que l'infini appelle à la cantonade :

- L'amour est un présent qui se souvient toujours. Qui se rappelle ?

...Nulle réponse...

Infinitude dont je suis originaire, voyage qui me sied à merveille, c'est à une halte de nomades que tu me convies. Me voici sur des terres aréneuses, je profite de l'occasion pour m'arrêter sur le sommet d'une colline de sable blanc.

Dune ô ma dune, je sens venir des éléments au vol siffleur et à l'allure océane. Ô blancheur de l'écume, la mer est orageuse et le montre. Au loin, bien au-dessus de l'amas confus des flots, des nappes d'eau et d'ombre semblent suivre le chemin de la houle. D'un ardent essaim de pluie, les gouttes rayent le ciel sombre.

Ah ! c'est un spectacle que de voir l'Atlantique écumant.

Une vie s'agite tout à coup, les vagues hautes se forment au souffle du vent. Le ciel gronde. Je flotte sur les pas de l'instant et contemple les eaux tel un miroir à ma grandeur mêlée. Je me laisse bercer dans l'enchantement d'un plus d'amour.

Ne suis-je pas la gardienne de ma graine, un secret de liberté. Tout l'invisible responsable s'y trouve.

Mais qu'est-ce qu'une graine ?

- Une pensée vénérable qui se voit à travers le réel transparent, dit l'enfant qui s'unit au langage.

Comment garder pour soi un tel secret à tout moment visible ? Impossible. De l'infini des graines à l'infini des pensées, toute la poésie de l'enfant se manifeste... fffoommm... fffffoommm...

Dune ô ma dune, je vois les nuages se transformer en colonnes serrées dans les profondeurs du firmament. Cela ressemble à une armée romaine prête à bondir dans les conquêtes. Tout à coup, des zigzags lumineux et fulminants crayonnent les insondables espaces. Des grondements accompagnent l'éclair. Tout cela est bien souciant. La voûte s'assombrit et bourdonne. La mer se démonte. Et même si je ne crains

rien, je quitte l'orage et ses clairs-obscurs et m'aventure vers des régions du ciel restées bleues.

Bleu, mon projet, mon cobalt, mon insaisissable, tu me révèles une couleur qui est mienne et me remets dans ma réalité avec un cosmos juste à tes côtés. Et puisque je puis faire mon récit de dérades en dérades, je m'apparente aux lignes d'azur qui te cernent.

D'un état d'esprit calme, j'intègre ce qui vient droit à moi. Je me laisse conduire vers des horizons imprégnés des flammes du soleil. C'est le moment juste, celui de conjuguer une chose avec une autre. Je m'abandonne en apparence. Je distingue des plaines onduleuses que précisent des moissons de tournesols. Leurs têtes sont comme de pieuses tonsures noires entourées de corolles jaune vif qui vont et viennent dans le soleil. Grandiose, je croirais voir des astres se mettre en conjonction avec les réalités du cosmos.

Sur les flancs des coteaux, sous leur long feuillage de velours, des hectares de vignes sages veillent au futur coulis septembral. Depuis les talus et jusqu'au bord des chemins s'étend une palette de tons pastel qui gagne toutes sortes de végétations arbustives. D'une cigalière, des voix folles et estivales craquettent et égrènent mille partitions à la chaleur de l'été. Ah, mesdames de Nature, merveilleuses cigales, vos archets strident sans relâche et ralentissent le temps. Ah, ménestrelles votre rebec est au corps à corps avec les danses du monde. Voici les heures où il faut avoir chaud autant que faire se peut.

Oh ! Oh ! Que voilà ? C'est l'habit de noce estival. Je vois des migrations de graines. Oui, elles empruntent des courants d'air ascendants. Certaines ressemblent à des queues d'oiseaux, d'autres à des hélicoptères, ou encore à des vaisseaux.

Quel remarquable déplacement de graines inspirées par une envie d'être... d'être là, le plus simplement du monde. En silence, rien n'est jamais dérangé dans l'ordre des choses. Que de semences en devenir qui ont pris le monde pour un heureux fou. Oh ! voici qu'il en vient de partout. Des rêves palpables au comble du bonheur en compagnie de monsieur vent, veeeehhh, veuuhhh...

Cela valse et caresse les joues veloutées de la coupole céleste. C'est le voyage des graines au tic-tac du ciel. Elles ont quitté le débarcadère. Je ne sais vraiment comment cela se fait, mais qu'importe, là-haut l'ordre alphabétique n'existe pas.

C'est quoi un vrai rêve ?

- Une voix d'homme qui parle à l'ange et qui ne nécessite aucun ajustement dit un vieillard qui s'est détaché de l'auxiliaire avoir.

Pour observer loin devant soi le réveil des choses, nous suffirait-il alors de monter aux cimes de notre conscience sans jamais se retourner ? Le toujours de la vie peut-il répondre à des pensées qui ne veulent pas se consacrer à des disciplines et à des sciences particulières ?

- Oui, de même que le rêve monte aussi au-delà des nuages vers un but suprême qui sert à unir d'autres buts. Ensuite, filtrée, l'intention

du rêve revient sur terre pour devenir réalité, dit l'enfant dégagé de sa prison physique.

Alors que je viens juste de m'entrevoir à une courbe de mon sentiment d'appartenance, une rafale m'emporte avec l'effet d'une longue tradition. Écoutant le vent bruire et folâtrant avec lui, je tournoie dans sa transparence. Mon bel ange, prends-moi dans tes bras comme si cela était un mariage. Dès lors, je prononce en silence le nouveau conjungo...

Ciel ! quelle douceur infinie pour une âme de graine, voilà donc un si bel amant qui me fait cavalière et m'invite à béer « avec ce qui est ». Il n'y a pas d'ombre ici, ô combien je sens la couleur et la qualité du reflet. Là, sur ma route de graine, mon trésor, mon creuset.

C'est quoi les quatre saisons ?

Une conjugaison de l'esprit annonçant ce qui vit à sa suite, dans le secret de sa passion, son dix de der. A qui de donner ? Une biographie qui rit et qui pleure, poussée par une évolution qui passe par des jets d'être, de larmes et de grimpadés.

En réponse au temps qui passe, à ce qui monte et descend, des lignes dessinent des crêtes, des monts et des vallées. L'espace s'emplit calmement de rayons d'obscurité. La Terre, sans intermède, tourne rapidement vers la nuit et appelle à travers sa rotation l'étoilement progressif du ciel.

Détachée du monde des ombres, Vénus sonne le rassemblement. A la lueur de la lune, je m'approche d'une montagnette. Je suis dans une

prairie où un vol lourd de hannetons culbute tout sur son passage. Il me fait un accueil de soupe à la grimace avant de bourdonner vers d'autres horizons.

Quant à moi, afin d'assister à ce coudoisement du jour à la nuit, je me pose sur une arcade de feuillage. Là, s'installe le calme. En gringue avec le crépuscule, des grillons psalmodient les vespérales. Nul doute, à entendre cette douceur musicale, je dois être au pays des cricris.

Soudain des lampyres éclairent des crételles et des cardamines des prés. Leur minuscule éclairage vert flotte et luit comme une brillance des nuées qui répandrait sa douce lueur. Ils rendent raison à la lumière et la manifestent de la plus belle des façons. Je suis leur « zozotements » et me rends compte que nous ne sommes jamais seuls dans tout ce culbutis de pensées. Aussi bien dehors que dedans, nous sommes conducteurs et passagers.

Nuit ô ma nuit, mon anti-dépravante, ma naissance, foi de graine ! Je vous salue flammes de septentrion. De toutes les flambées atomiques, le ciel de la nuit prend l'apparence d'une grande porte. A la croisée des chemins, les étoiles tombantes s'avisent. Le fer interstellaire adresse ses vœux de volonté à la terre d'été qui déjà, en aparté, prépare l'arrivée de septembre.

Du champ d'or des étoiles, il pleut du fer dans l'immensité. La volonté devient espace. Etoile, mon Bébé Etoile qui ne cesse de briller, je suis graine dans la grande Odyssée : Galanthe des Neiges, coursière du printemps et folichonne à mes moments.

Liberté, ma liberté, aucune science ne peut apprendre de toi ce que tu es. Et si elle l'ose, elle fera comme une viande qui se havit à la flamme. Elle dessèchera et brûlera en surface, une hébéphrénie à l'occiput. Ensuite, elle rejoindra l'escamotoir à intellectus.

Nuit ô ma nuit d'été, un grand silence se refait dans ta ronde. Les réseaux se forment. Les belles rimes de la vie se composent d'une seule et même famille vers laquelle je trottine, et ceci, de façon imminente. En ce sens, je suis responsable dans la fatalité du grand débat des tiraillements.

Oh ! et m'en plaindre serait renier mes insuffisances. C'est bien dans ces moments forts que la vie est partout façonnée ou en attente de l'être. Qu'attend-elle si ce n'est que je mette avec amour du cœur à l'ouvrage.

Famille ô famille du ciel, malgré les encoignures sombres de l'histoire de vivre, rien ne saura jamais nous séparer. Comme une mère aime son fils, tu veilles. J'ai ta propre figure, ton propre sang, et n'en reste pas moins un esprit différent.

Et qui peut mieux me servir de modèle que mon « manifeste parental » grâce à qui je suis une sculpture végétale. Constante dans ma poursuite infinitude, je me suis calquée sur la vie pour un semblant d'autonomie. Je laisse juste le temps grandir encore un peu dans ce qui ne s'interrompt jamais.

Graine modeleuse dans l'art de l'été, orpheline arrivant à l'improviste, je suis continûment accueillie par la progéniture céleste. Je

suis une graine détaillée à travers les saisons qui se succèdent, ici-bas et tout en haut, dans un monde d'extase et de visions.

Tiens ! en cette nuit jupitérienne, je distingue la cinquième planète de notre système solaire, elle joue du klaxon dans la constellation du Sagittaire. Imposante, Madame Blanche Louftingue danse et lève ses jupons à dentelles face à des lunes galiléennes ballottées dans le cosmos.

Ah ! cela tourneboule à vitesse lumineuse dans toutes les parois des ténèbres. J'ajoute à ce prestige surnaturel et à tous les détails des plus communs, mon éblouissement. Je suis éternellement honorée d'appartenir à une si grande famille qui donne prééminence à une œuvre d'art.

Nuit magicienne, ô ma nébulosité, des radiations aurorales pointent leur nez et blanchissent le bout de tes pieds et, dès maintenant, je me penche. Je me trouve de l'autre côté, dans les roulis du jour.

Voici l'Occident qui parle en silence de ses dernières trouvailles. La nuit ne peut pas avoir le dernier mot car la vie est trop bavarde. Pierres, arbres, ruisseaux prennent de la couleur. La dernière partie sombre frémit sous les branchages célestes puis disparaît, pchuiiiit....

Alors que la Terre continue de tracer des cercles familiers dans le néant, la nuit et le jour, bien que très proches l'un de l'autre, se dissimulent et se distinguent.

C'est quoi le jour ?

Voilà pour le costume de l'Univers, une soeur jumelle : la nuit, un frère jumeau : le jour. Sûrement une partie singulière et intime de moi-même que j'ignore encore.

Je suis l'un et l'autre, une seule et même courbe qui dans la vie de l'esprit ne se referme jamais. Oh ! c'est bien cela, lorsque je referme le cercle, la vie disparaît et encore pfuitt sous l'auvent de ma permanente éclosion. La nuit, cette autre, le jour mon semblable, je me fais courser par deux garçons, cours-y vite, cours-y vite, le bonheur est dans leurs talons... !

A l'arrivée de l'aube se mêlent aussi à cette heure festive des sortes de zézaïements. Une sorte de marmonnement animal retentit dans la montagnette. Ce doit être à 1800 mètres d'altitude environ, sur le versant sud, au-dessus de la limite des arbres. Je m'y rends, quittant enfin l'arcade végétale où l'aiguail commence à rafraîchir le peuple des herbes. Je m'approche... Dans un décor de pierres et de grandes roches, je repère aussitôt des rongeurs au corps ramassé et au pelage fourni. On dirait bien des souris siffleuses de montagnes.

Sur un chaos granitique qui surplombe la pente, je m'émerveille de voir des marmottes qui d'un air familier se mélangent aux pierres grises ainsi qu'au peuple des graminées. Qu'elles sont belles avec leurs silhouettes trapues et un brin coquinettes avec leurs grandes vibrisses et leurs yeux câlins.

Leurs petites oreilles tendues aux quatre coins jouent à cache-cache avec leurs fourrures. L'attitude alerte, certaines pointent leurs

museaux larges et courts au gré du vent. Un museau bien plus clair que le dessus de leur tête foncée, leurs joues couleurs de début d'automne leur donnent une apparence de peluches vivantes. Joueurs et joueuses, des marmottons se roulent dans la poussière tandis que sur leur séant, les plus âgés veillent sur les plis des pierres.

Tout à coup, cela siffle. Des sons aigus donnent l'alerte générale. D'un seul et commun geste, fort inquiète, toute la colonie marmotte se planque dans les terriers. Et, levant la tête au ciel, je comprends mieux pourquoi, lorsque j'aperçois une silhouette massive et magistrale louvoyer. Le monde animal fait son rébecca inscrit dans un étrange ordre des choses.

Gare ! Un couple d'aigles royaux en personne rôde avec des jappements perçants qui attestent de leur suprématie. Ils planent dans les hauteurs avec leurs longues ailes déployées comme des ailes d'avion en fusion avec le bleu du ciel. A voir, ces rois de l'azur tracent des cercles dénonçant une attaque progressive. On dirait que des nues, ils s'apprêtent à bondir sur une proie à tout moment. C'est en même temps beau et inquiétant. Certaines vies animales ont ceci d'étrange et de déstabilisant, qu'elles contiennent en elle une vie qui se nourrit en tuant celle d'autres espèces. Une tuerie organisée, prévue, conçue, avec ses lois, ses principes porteurs de prédation féroce avec pour seule nécessité : la survie.

Depuis que famille Marmotte est terrée dans son habitat règne ici un silence de mort. Les pierres sont redevenues pierres, tant et si bien

que ce silence devient à son tour pierre. C'est étrange, je vois partout ce silence et rien ne saurait le rendre sourd. Que me dit-il soudain ? « Rien », le mieux du monde...

Mais c'est quoi « rien » ? Un vide qui me permet d'exister, un support suprasensible qui me démange nerveusement à force de le définir, de le finir et de le combler. Pourtant, rien ne me donne autant le vertige que ce « rien » qui sait si bien me parler de l'être et de l'infinitude. Le voici qui me parle :

- Perce Neige, continue ta balade entre caillasse et boqueteaux de sapins.

Je l'écoute et poursuis mon chemin...

Smorzando ! Alors que je suis à vingt mille pas de graine, j'entends un bruit terrifiant, c'est une vie qui vient d'être prise. Je le comprends. Le sort en était donc jeté ! Un marmotton a été harponné par d'impitoyables ongles acérés. Je me retourne et discerne dans le ciel un rapace qui transporte sa proie au bout de ses puissantes serres.

Toute joie est alors suspendue à une évidence de mort dans laquelle je me plonge. Je m'y trempe avec tous mes états de vie. En cet instant, mes pensées ne me reportent plus au sein de ma famille. Esprit parmi les esprits, les empires et les épopées savantes me sont incertains.

D'un doute unique en son genre, je ressens les lois naturelles interférer et elles ne me donneront pas de réponses ô non, jamais. J'en ai des frissons de germes. Tout mon règne végétal est là, au seuil de son savoir.

La vie de la petite marmotte s'est volatilisée. Elle est devenue une nourriture pour que subsistent l'aigle et sa progéniture. Le cosmos lui rendra-t-elle la vie ? Mais qui s'est vraiment alimenté ? L'aigle, les lois naturelles ou le cosmos ? C'est ici que je dépose mes limites entre moi et les phalanges célestes.

Pom, pom, pom, pom, la page se tourne. Je longe des terres qui respirent un blond de l'été déjà fixé sur des parcelles de prairies fauchées. Au bord de sentes parsemées de myrtilles et de framboises, des pavots sauvages colorent des petites herbes. Les grillons se chauffent au soleil, leur cantilène berce tout le peuple des prés. Des sauterelles font de la gymnastique dans tous les sens. Certaines, athlètes spécialistes en cascades, font des ricochets de façon si acrobatique sur des coquelourdes habituées des lieux que c'est à croire qu'elles ont un brochet aux trousses.

Deux coccinelles orangées volettent de tous côtés. Oh ! oh ! il y a aussi une troisième bête à bon Dieu, rouge celle-ci, qui sur les poils d'un coquelicot dévore des pucerons. Argus et machaons, toutes ailes d'art déployées, virevoltent et content fleurette à des fleurs heureuses de les entendre. Oh ! et juste plus loin, sur l'ubac, serait-ce une harde ? Entre agrégat de pierres et arbres lilliputiens, n'est-ce point un troupeau de chèvres des monts ?

Par toutes les coques chrysalides ! Oui, c'est bien un troupeau d'isards au pelage roux, aux cornes verticales, qui est guidé par une

bréhaigne³. Ils arrivent sûrement de pistes chamoisardes. En un groupe harmonieux, ils se dirigent vers une pelouse montagnarde. Un beau tableau. Les sabots souples, cela galope bille en tête et cela trotte derrière. Eterlou et chevreau vont prendre part au festin des légumes. Cependant, de pousses en feuillage, je m'éloigne progressivement du pays des cricris.

Ainsi, jasse après jasse, j'arrive près de pâturages qui appellent au loin une vallée coupée de monticules. Crételle, fléole, esparcette et trèfle des prés abondent et font le bonheur d'un rassemblement de brebis. Elles sont des centaines et l'on dirait qu'il n'y en a qu'une. Parmi toutes ces toisons laineuses qui paissent avec une placidité moutonne, je distingue une silhouette humaine assise entre deux buissons de bruyère. Je m'approche. Ces beaux yeux, cette âme, ô ce visage smyrniote ! C'est bien une belle bergerette que je vois là, tout droit sortie des chuchotements mystérieux du genre humain.

Comment y résister ? Je la contemple. Seulette et pensive, elle écrit des pensées sur un cahier. Je me place sur son épaule et j'observe le champ de ses intentions. Immédiatement, une odeur sauvagine s'exhale de ses vêtements. Pendant que les effluves m'emportent vers des images d'oiseaux indomptables, je suis le bout de son crayon qui rend visible le langage des hommes.

Curieuse, je rejoins le haut de la page. Je me laisse ondoyer et solfie un morceau d'âme en lecture de plume :

... « Ô déesse Nature, tout comme la couleur n'appartient pas à la forme, mon esprit n'appartient pas à mon corps. Mais, ô monde, l'évolution sans l'homme ne peut que s'étendre sur une paille et sommeiller jusqu'à la prochaine pluie.

Secrète, ma liaison ! Je deviens moi aussi une architecte de ma conscience. Voici les voiles qui se déchirent. Une nouvelle dimension s'ouvre à toutes les montagnes. Rien n'apparaît, aucune révélation. Voici mon intime universel, mon colossal : l'instant. Cela peut passer pour vrai et arrogant. Pourtant ! Plus d'opposition, seule une alliance me rallie au combat de ce que je crée. Secrète, ma liaison ! Je me faufile sous ton quatrain de nobles cavalières et m'embarque en quête de projets qui aspirent à tous les soleils. Une seule initiative : vivre. Non pour redevenir la même mais pour devenir une suite dans la suite qui se sait. Cela peut passer pour vrai »...

Alors que je suis sur le troisième point de suspension, la bergerette cesse d'écrire. Elle regarde son troupeau au-delà du rayonnement terrestre.

Qui l'entendra ? Certainement pas les êtres aux lois supplétives qui vivent dans les étangs et les marres fangeuses.

Aux forces qui aspirent à tous les soleils ! dit-elle. Foi de graine et tabernacle de la pensée ! Souverain et signifiant inconnu ! Où cela peut-il être ?

- Là, dit-elle encore, là... ici, dans notre solitude, maintenant, toujours, rentres-y et tais-toi.

Saperlotte ! c'est plaisamment répondu, n'est-ce pas.

Oh ! de son tendre cou de bergerette émane une odeur qui me rappelle l'huile de spic, enivrante de poésie, de projets mauves et de lointain. L'été fleure à son seuil, le temps passe si vite et m'appelle, j'y graine tantôt...

De bois clairs en prairies humides, je salue mes sœurs inspirées, « Safran des songes », annonciatrices du feu sacré de l'automne qui de leurs six pétales rose tendre, me rendent avec manificence le salut végétal. Je vous laisse colloquer sœurs colchiques avec la saison de la dépouille. Quant à moi, je continue ma route à travers semailles, vendanges et débrouilles.

Les dernières framboises pourrissent au sol, la migration d'automne a déjà commencé. Le peuple des ailes est au rendez-vous de l'insecourable voyage de survie. Ô ballet migrateur, les innégociables béances de la fatalité sont aussi présentes : pièges des hommes, intempéries, nécessités et dépens, pesticides de synthèse, etc... Cependant, malgré les accidents de parcours, les plumes d'anges rejoindront leurs quartiers d'hiver.

Cérémonieux, les rapaces se préparent sur des ascendances thermiques et s'apprêtent au grand départ. Migration et transmigration, de tous les intérieurs, le sentiment de fin ne peut pas s'arrêter aux portes de l'instant. Il n'y a aucun arrêt dans l'évolution.

Eh bien ! alors en chemin, pom, pom, pom... me voici encore avec les cycles passeurs de lumière qui s'étirent. A découvert, je franchis

le seuil de l'été qui m'offre l'ouest d'un nouveau monde. J'y « graine » d'un seul geste.

² Chez les Celtes, Lug est le dieu de la lumière.

³ Bréhaigne : vieille femelle.



La dentellière

Equinoxe, parfum oriental qu'aucun siècle ne peut évaporer, te voici enfin, alors que les saisons continuent de danser fidèles et dénudées entre les mois de l'année. Quatre saisons, un seul être, des milliers de partenaires, aucun bâton de commandement.

D'oracles en courses vagabondes, les intervalles se prolongent, se déversent, donnent le « la » et les strophes d'une poésie. Aujourd'hui encore, je suis coursière, je bourlingue en ce premier jour d'automne où les rayons de lumière paraissent continuellement drainés par les pierres et les plantes qui s'en nourrissent.

Vendémiaire, brumaire et frimaire, impétueux et bondissants, me voilà, tel un moyeu à vos roues. Et toi, Hémisphère Nord, toi, qui n'es jamais à cours d'arguments, je te confie mon parcours car à la fin de l'automne, à la dévalée de l'évidence, je vais partir avec l'aquilon. Et comme de juste, je partirai une nouvelle fois au domicile de l'esprit. Et sous sa conduite, c'est tout dire, ce sera parfait.

On dirait que les tentacules de l'été se glissent jusqu'à une fin septembre qui les prolonge et les convertit en images du territoire des ombres. Le génie des langues est là, en dehors et en dedans. Tout se dépouille pour rejoindre le strictement vivant. Les principes se sentent et se voient.

Un génie allume ses lampes et ouvre grand son larynx. Il s'engage, chante. Il se réalise dans ses créations. Tout est silence, et pourtant, au cœur de cette ambiance, j'entends la musique d'une impossible transparence. C'est présent, c'est là, sans aucun ornement. Des mélodies intérieures de chant d'automne se révèlent pleines de grâce et de calme éternel. Elles semblent provenir des branches, des ramures et des trilles.

En do majeur, dans une lente inclinaison, les tournesols sont sous le choc de la révélation. Tournés vers la terre, ils ont changé d'attitude. Les voilà dégarnis de leurs fleurs et de leurs pétales, et de tout ce qui était en somme leur beauté rendue visible. Dans les cavités de leur crâne, les futures graines d'hélianthes finissent de mûrir en couches sensibles sur un lit en danse. Elles contiennent si façonnées et si simples, un devenir de force et de pureté.

Quelle profondeur que la vérité des choses, ici s'offrent au rendez-vous de la mort, des têtes effeuillées noir ébène, le regard porté sur les yeux de la terre, sans souci du qu'en dira-t-on.

Et voici que sœur chlorophylle se retire des arbres. Au passage de ce qui arrive, elle se coule dans l'entendement et laisse ainsi place au vernissage des couleurs. Moirures, nuances, teintes, échos et reflets, les peintres sont là et annoncent les pigments. Survolant les lisières de forêts transformées en aquarelles, je m'émerveille des haies qui exposent une profusion de petits fruits éclatants de rouge, de noir, de pourpre et de mauve. Cornouillers, prunelliers et sureaux ouvrent le bal d'une marche ascendante vers le plus haut point de sa progression.

Oh ! Je vois un coiffeur céleste qui teinte les cheveux de la terre. Ce n'est pas le même que l'an dernier. Celui-ci a l'air plein de fougue et de fantaisie, contrairement à l'autre qui était si mélancolique. Rien n'échappe à sa diligence. Chaque mèche est prise en compte. Palette en l'air, il pastelle les feuilles tout en parlant à la sève qui attentivement écoute ses blagues sur le carotène, la caille qui carcaille, les années à treize lunes et au diable les importuns. Une sève qui, à l'entendre de souffle et d'allégresse, passe par toutes les couleurs de l'écharpe d'Iris.

Béats de leurs chevelures aux parfums d'humus et d'épices, les bouleaux, les hêtres et les érables montrent pesamment leur craquante toilette automnale qui ravit toutes les âmes de la forêt. Et de quelle façon, à la fois captivante et magique. Les coloris fixés sur les feuilles semblent donner plus qu'un nom aux arbres.

En effet, les teintes rouges, jaunes, or et ocres, les animent dans un endroit éloigné du ciel, au diable vert. C'est dans un lieu si lointain que l'on pourrait nous faire accroire qu'il n'y a pas de chemin pour s'y rendre. Pourtant ! Terre ! Que de noms d'artistes y sont rassemblés pour célébrer le dépoussiérage existentiel de l'automne.

Que de noms de bois en fête sur lesquels s'inscrit la lecture du bulletin officiel de l'esprit des quatre saisons. En tête d'affiche, le Temps Vivaldi, un accord passé entre l'âme et l'esprit.

Jeu d'esprit et de création, les bornes, les limites, les charnières, les étapes, les chambranles deviennent des ouvertures en qui tout vibre de communications. La nature s'accommode, la vie assemble, s'essaye, se développe et enveloppe, réimposant à chaque fois le droit à la vie.

Esprit d'automne, mon familier, anniversaire de l'instant, voici qu'il pleuvote. Cela va jouer à mouillette et chatouille. Cela va s'amuser à comprendre brillamment le ciel. Et ce n'est pas les châtaigneraies au feuillage ambré qui me contrediront après les chaleurs excessives de l'été. Parmi les drailles lointaines et généreuses, ces bouquets d'arbres les ornent par des vallées tressées de ruisseaux. Mêlez à cela, les carapaces argentées de châtaigniers morts expriment des gestes de fin. C'est surprenant d'agrément et de justesse. Même morts, ces arbres continuent d'avoir de la concorde à tout instant.

Des cupules vertes hérissées de piquants tapissent le paillis végétal. Les marrons libérés de leurs bogues s'étaient éparés sur des chaussons

feuillés. Libres dans la forme et l'accomplissement, ils feront le bonheur des castagnades.

Dans le ciel argent, j'aperçois une colonie de choucas animée par des cris à faire blêmir une blatte. Le contraste avec les gammes colorées des feuilles, sans marquer d'opposition, est du plus bel effet. En route vers l'hiver, les projets d'être deviennent graduellement des projets de réalisations. Verdoisement, floraison, fructification, fleurent l'infini, alors que vapeur, onde, terreau, montrent un chemin de libération par une matière qui va desséchant puis périt.

Oh ! pendant qu'une bande de pipits farlouses trotte, prospecte, tous azimuts aux abords de barbotières boueuses et de friches, je distingue en lisière sous des feuillus, une coucoumelle. Je me parachute sur ce merveilleux toit de champignon. Ce qu'elle est belle avec son chapeau ivoirin de courtisane et sa bague floconneuse au pied. Comment s'y tromper, quelle prestance ! Je m'imagine aussi que les habitants du peuple des mousses chantent, dansent, main dans la main autour de la belle princesse Blanche Oronge.

Oh ! et là encore, dans l'art du camouflage, voilà des bolets qui séduisent. Ils soulèvent leur coiffure brune en guise de bienvenue. Qu'ils sont beaux avec ce jaune des bois en haut de leur pied et ce rouge carmin qui vers le bas joue à rase-mottes. Une odeur de chanci se mêle à une couche d'humus. Ah ! il ne manque plus que les gnomes pour un surcroît d'ardente réalité.

Une pomme ici tombe, pom ! une autre là, pam ! Foi de graine ! Les doigts de fée de l'automne continuent d'opérer leurs miracles multiples qui vont au-devant de la prochaine saison. La fin d'une phrase de vie appelle la suivante. Un verbe dans ses émotions ne cesse d'écrire et de s'accorder à une vie devancière en chaque chose. La voici, qui libère des esprits familiers avec un sentiment d'unité volontaire de vide et d'être.

Au sein de l'Univers, de la Terre, des lumières et des ombres, ici encore, je vois ma vie de graine exister de façon monumentale. D'un goût décidé, je continue de parcourir les forces du renouveau. La Providence me regarde et cette dernière m'entraîne sur des vignes déjà vendangées. Feuilles rouges et feuilles translucides passent en revue tous les ceps qui se regardent en silence.

De la vie, toujours de la vie dans la coupe du néant. De la vie qui s'éloigne de la terre et de la vie qui s'en rapproche et dure tout autant. Le vol silencieux du monde salue à perte de vue le lointain qui l'accueille.

Voilà que je l'entends, flap, flap, flap, dans le plumage de grives mauvis qui viennent de terminer leur voyage depuis le grand Nord. Les fruits des cornouillers, des sorbiers et des houx qui reflètent les nuits claires de novembre leur réservent déjà réception. Et là, entre prairies et bois qui s'entremêlent, la route d'une petite colonie de grives litornes passe vers des champs et des bocages. Il va sans dire que leurs chants bruyants annoncent l'hiver. Les moineaux et les mésanges charbonnières recherchent déjà des mangeoires tandis que les pinsons attendent que les faines soient à point.

Les arbres se défeuillent aujourd'hui ici, un autre jour là-bas. Les lendemains appellent un prochain rassemblement. Cela n'en finit pas, impossible de s'ancrer. L'âme de la grande Odyssée dans la blancheur d'un ciel nu rayonne à travers les branchages des saisons. Automne, hiver, printemps, été. Toutes les voiles apparaissent sur les mers dans l'ouverture des flots sans jamais s'y trouver.

Ah ! C'est maintenant. Sur les fonds de l'air où rôde le froid dans le murmure sauvage des bois. Sur les feuilles à terre, sur les souches pensantes, des gestes d'art s'alignent dans les entrailles d'une œuvre. Et toujours ces frimas de novembre qui me rappellent que bientôt sera l'heure pour moi de regagner une terre d'hiver aux allures de grande solitude.

Voilà le temps des brumes qui vient affaiblir la course solaire. Je me déplace à travers des volutes vaporeuses. Dans ce moment splendide où le jour est presque éteint, hors repaire, je ne sais plus si c'est le matin ou le soir. Le jour et la nuit ne sont-ils pas une seule et même chose ?

Dans une ambiance aranéuse où les arantelles se recouvrent de bruine et de vapeurs loqueteuses, les cynorhodons du rosier sauvage, les ronciers nus et les arbrisseaux morts-bois me guident sur une sente qui semble se tricoter de silences lourds. Des mystères profonds m'y renvoient. Comme anguillidé, ce sentier monte, je ne sais où, sans ombres et sans soleil. Et quelle étrangeté que d'aller dans la grâce de l'inconnu. Eveillée, je fais confiance à un lot d'images qui se retire

successivement de mes perceptions. Le froid est de plus en plus glacial dans un semblant de ciel gris cendré qui me morfond.

Glaglassouille ! Au même instant, un passage de pierres et de buissons humides s'ouvre à moi. Je le prends. L'altitude consent à ma présence dirait-on. Entre des nuages qui galopent, le ciel se dégage. Je vois apparaître le bleu sans bornes du jour qui dans ses roulis de lumière envahit l'espace. Ouf, la sauce épaisse de novembre se dissipe. Juste derrière ce ciel à la peau bleue, les ténèbres cerclées d'étoiles brillent dans l'immense cabaret cosmique. Le ciel change bien d'aspect mais jamais d'à propos. Ses cours de langues et de mathématiques sont bien réels et à quelques exceptions près, toujours proches de nos bobos.

De quels siècles peuvent-ils dépendre ? Les grandes qualités de l'invisible n'appartiennent à personne. Et ciel ! J'ai l'impression que « Personne » rejoint quelque chose de plus grand que lui-même avec comme résultat, un intérêt pour l'évolution, pour pénétrer un « tout à coup ».

Quand l'homme deviendra-t-il un ange ?

- Quand il aura délesté tous ses fardeaux à la terre, répond une invisible Tibétaine.

Rien de plus facile que de ne pas vouloir s'y précipiter pieds chaussés. Mais sait-il encore qu'il est un homme debout ce bougre d'homme ?

Autrefois, durant mon voyage des quatre saisons, combien la nature humaine était présente. Sa tête était encore en lien avec son

tronc, ses pieds en accord avec son cœur et sa volonté. O combien ! Les vents chantaient ses joies, les ruisseaux ses rires, les ravins ses peines, les arbres ses prises de conscience et sa fatalité. Les fleurs des champs se réjouissaient de sa visite, de la douceur de son cœur et de ses yeux d'enfant. Et cela ne date pas de si loin. Les rivières portaient son parfum. Le ciel questionnait l'homme et celui-ci répondait, il parlait librement de ses origines divines à force d'être arrosé par la poésie du monde.

Sans chichi, sans blabla, il s'étonnait et s'émerveillait encore du Temps Vivaldi à haute voix, au nom même d'une biographie qui savait gagner les étoiles par des lendemains d'amour.

Ah ! Tonnerre et rugissements, les images et les sons de son quotidien provenaient autrefois de l'être de la vie en personne, et même si cela lui faisait tousser la tête, combien cela était sain pour le développement de son âme. Il n'importunait pas la terre et le ciel par tant de fragmentations.

De nos jours, du bout de ses sens endormis, une ombre sous ses pas, l'homme semble désormais délié de ce qu'il voit et de ce qu'il croit comprendre de lui-même. Entre sa chair sur laquelle il s'appuie et son esprit qu'il ne peut pas toucher et parfois ignore, il pense comme de la pâte à papier, si loin de l'arbre qui l'a vu naître.

Oh ! Sa moderne appréhension tournera vite dans le lointain. L'évolution arrange de ses préparatifs intérieurs son merveilleux voyage autour du Grand Monde, depuis sa racine jusqu'aux intimités spirituelles.

Hé bien ! Voici que l'initiative de vivre porte à aller plus loin, plus haut, plus en avant, pour une chose si naturelle que le partage de vivre.

Monde, toi qui ne deviens jamais immobile, j'ai fait un bout de chemin avec toi. J'étais à ton entrée, je suis à ta sortie, et me voici à nouveau. Oui, jusqu'à pleins bords, tu me donnes la substance même de ce que je suis : une perce-neige dans la paume humide de la vie. Ma graine germera à nouveau entre tes doigts. Oui, me voici à un pas du présent et à sept lieues de l'infini, là où le jour et la nuit ne se sont jamais levés. Au pays de la conscience et du réveil énigmatique de l'exister.

Hello ! Chanterai-je en relevant mes pétales d'un mouvement fleuri une ode aux graines et à tous les vents expédiés sur la terre bénite. Toutes les graines qui une à une se suivent... Regardez mes sœurs, le ciel remue lentement son rideau. Je crois que c'est le printemps qui tient l'affiche aujourd'hui. Oh ! C'est « Mine Souriante » qui joue le premier rôle. Elle arrive au milieu d'un nuage et va pousser son cri de naissance.

Vienzette ! Mais c'est le serment du souffle, un instant de plusieurs années qui s'intitule : éternité.

Hello ! Du soleil ! Quelque chose de noble s'annonce-t-il ici bas, dans cette pièce voisine du ciel ? Que l'on m'accorde d'en savoir davantage afin d'occuper intelligemment mon temps dans le grenier de l'hiver.

C'est que je n'ai point d'asile si ce n'est le vivier des saisons. De là vient mon secret. Toute fleur est une odeur poétique qui s'envole et qui plaît d'autant plus au ciel que celui-ci s'en parfume.

Toutefois, me voilà impliquée dans une gravité, vers ce qui se métamorphose en s'achevant car c'est bien au sommet que ma fleur va grainer. Mon ange végétal, l'essence de mon être, ma vue pénétrante, le cœur de mon cœur, en scène mon décor, prépare la table, je suis prête, rafraîchissante comme un torrent de montagne.

Au-delà des mots, décembre est en train de sortir son trousseau de clefs. Il ouvre ses portes. Sûrement qu'il prépare ses jeux d'eau et de froid sur la végétation décharnée. Transcendant les brouillards givrants, les fées feront chanter, exulter et luire une végétation glabre. Toutes sortes de girandoles d'hiver se transformeront en feux de diamants quand des rayons de soleil glisseront entre mille nuages.

... Oui, je sais, je dois aller à la fenestrelle des vents...

- Tu dois aller à la rencontre de ton germe futur, me chuchote le pétale, mon ange.

Bien qu'il soit encore sur la marche de l'escalier de décembre, il m'attend dans son logis.

La vie d'élégante des saisons reprend haleine, le présent paraît grandir, sans cesse élargi. Foi de fleur, j'en témoigne, il n'a pas de corps, il est esprit, mon seul témoin et mon unique secret au-delà du vraisemblable.

Au tournant des âges et malgré le ton hivernal, la nature garde le dernier mot : celui du retrait et de l'intériorisation. Voici le temps de respirer l'intention. Suit alors tout ce qui se rattache à l'évolution, ce qui nous rassemble et nous unit est un rêve que l'Univers bénit.

L'évolution ? Il n'est rien au-dessous du ciel qui n'évolue pas. N'est-ce point une participation active selon le gré de notre état de conscience ? Et que dire encore des motifs de notre devenir, de toute évidence, les saisons se tiennent par la main, conduites par une éducatrice d'esprits en chemin. Comment s'y refuser ou y renoncer ? Impossible. Tout frappe à sa porte.

Toc ! Toc ! Toc ! Jamais... toujours... la lumière dans ses délégations se range sagement exprès à côté des ténèbres. Elle est un phare qui illumine un plafond dans la profondeur dynamique du néant. Jamais... toujours... si divinement, en cadence et momentanément invisible dans des demi-jours et des demi-nuits qui s'inclinent sur les pentes cosmiques.

Il y a des jours et il y a des nuits proches et lointaines, si haut, si loin, que cela me rappelle sans cesse des évidences que je suis trop encline à oublier. Finalement, ondes et reflets à mon œuvre s'essoufflent. Mon esprit est l'onde, mon âme sera le reflet. Peuple des Galanthe, je suis à la fenestrelle des vents. C'est là précisément où le sort de tous mes jours m'appartient.

Alors que l'automne encore enserré dans la ceinture de fin novembre termine son dépouillement, l'hiver, son compagnon

cosmique, rassemble en ses rayons tous les projets de vie jusqu'à leur aube enflammée. Formée lentement au souffle de mon voyage, comme feuille au vent et loin des bruits du monde, me voici une fois de plus en route à la vie et à la mort. A la lueur des passages, je m'attelle aux choses éternelles. Je sens les travaux du vaste ciel qui m'appellent à l'intelligence lumineuse du monde. C'est le Temps Vivaldi : d'étoiles en saisons, de feuilles à fruits, de ruptures en séparations, de vide et d'être. J'y consens. Appel, rappel, présent. Seulement changer de forme et d'état de vie parmi d'autres voyageurs et voyageuses de l'espace temps.

Oh ! Je pourrai encore m'élever dans un vent de lumière et retomber avec lui vers de très lointaines saisons. C'est ce qui fait la vie, exister sans plus s'interrompre.

Et kling ! et klang ! Je tire une sonnette invisible. Je me plonge dans l'intériorité et me laisse emporter par les prémices de l'hiver. Ils m'inspirent le surpassement.

Ah ! la nation du Ciel est grande et grand aussi le peuple de la terre.

Et, dans ce tourneboulé du Verbe vivre qui conjugue un univers dont tout regard peut s'émerveiller, je reste un long moment en silence...

J'entends une crécerelle chanter mon départ. Elle siffle l'hiver qui lui répond.

Toutes les notes de musique vibrent et vont à l'ouest, celles-ci me plongent aux confins de mon solfège. Un musicien compagnon de

voyage est aussi à mon rendez-vous, invité au souper divin. Au matin fraîchissant d'une nouvelle existence, sous le vent d'un commencement où tout est plans et projets, je reformule mes trois vœux dans les solitudes Vivaldi.

Voici... c'est ainsi fait.

Je disparaiss sur les gammes de l'Odyssée cosmique sous le nom de tous les noms.

Et pfuit !... tout à son aise, la porte se referme tranquillement... Gardien des arts et du Temps des Secrets ! Voici les clefs.

Désormais, je n'en ai plus besoin, je sais que la vie ne se conclut pas, elle commence sans cesse...



Sommaire

Paletothivernal.....	7
Sous le dernier regard de l'hiver.....	19
Le signal.....	25
Reine que toutes lèvres ont embrassée.....	31
L'exhalaison de l'été.....	45
La dentellière.....	63

INFORMATION POUR LE LECTEUR

Celles et ceux qui voudraient s'exprimer sur cet ouvrage peuvent le faire librement à l'adresse ci-dessous. Une personne prendra le temps nécessaire pour vous lire et vous répondre, dans la mesure de ses possibilités.

Courrier des lecteurs

Les Editions de L'ESCARBOUCLE à Yverdon,
Case postale 894, 1401 Yverdon-les-Bains
SUISSE
www.escarboucle.ch